

Jean-François Laguionie naît à Besançon en octobre 1939. Son père est représentant en vins et spiritueux, sa mère femme au foyer. Il passe une enfance heureuse, libre et solitaire, partageant son temps entre les promenades dans la campagne environnante et les romans d'aventure qu'il aime à dévorer. Il passe par les Arts appliqués puis se dirige vers la mise en scène et le décor de théâtre à l'École de la rue Blanche à Paris. Il délaisse cependant quelque peu les ateliers décors pour prendre des cours de comédie, s'intéresser au mime et découvrir le cinéma – Jerry Lewis, Buster Keaton, John Huston, les comédies musicales, les westerns... - en compagnie de son camarade cinéphile Jacques Colombat.

Sa rencontre avec Paul Grimault va lui ouvrir une toute autre carrière. Il réalise dans ses ateliers **La Demoiselle et le violoncelliste** (1965), un court métrage en papier découpé qui obtient le Grand Prix d'Annecy. Il signe sept autres courts métrages en l'espace de treize ans, dont **La Traversée de l'Atlantique** à la rame qui décroche la Palme d'Or du court métrage au Festival de Cannes 1978. La méthode de travail de Laguionie est aussi délicate que son cinéma : d'un petit atelier prêté par Paul Grimault où il expérimente les différentes techniques d'animation à une équipe de neuf personnes pour réaliser **Gwen le livre des sables**, son premier long métrage, il privilégie l'artisanat à l'industrie. C'est pour tourner ce film qu'il crée *La Fabrique*, un centre régional de création où se regroupent de nombreux indépendants et où Michel Ocelot réalisera ses premières œuvres. Si avec **Le Château des singes** en 1999, Laguionie doit diriger une équipe importante, il retrouve pour ses longs métrages suivants - **L'Île de Black Mor** (2004), **Le Tableau** (2016) et **Louise en hiver** (2016) - cette forme d'artisanat qui lui sied si bien, où il peut s'épanouir et laisser libre cours à sa poésie et à son sens du merveilleux.

En décembre Laguionie sortira son sixième long métrage, **Le Voyage du prince** et il travaille déjà sur un nouveau projet. En attendant nous vous proposons en partenariat avec l'*Association Française du Cinéma d'Animation* quatre rencontres avec le cinéaste du 10 au 14 octobre autour du programme inédit **Les Mondes imaginaires de Jean-François Laguionie** qui regroupe ses courts-métrages, de son premier long **Gwen le livre des sables** et de son dernier en date, **Louise en hiver**.



Les Mondes imaginaires de Jean-François Laguionie Programme inédit de sept courts métrages en versions restaurées (1h17)

La Demoiselle et le violoncelliste (1965) - L'Arche de Noé (1966) - Une bombe par hasard (1969) - Potr' et la fille des eaux (1974) - L'Acteur (1975) - Le Masque du Diable (1976) - La Traversée de l'Atlantique à la rame (1978)

Au Centre d'Art Dramatique de la rue Blanche, Laguionie organise des représentations d'ombres chinoises et de marionnettes pour les enfants et s'amuse à écrire de petites histoires. L'envie lui vient alors de les animer. Durant ses études, il s'est lié d'amitié avec Jacques Colombat qui réalise alors un court métrage d'animation - **Marcel, ta mère t'appelle** (1962) - dans les studios de Paul Grimault. C'est par son intermédiaire qu'il rencontre le futur réalisateur du **Roi et l'oiseau** qui lui propose un espace de travail et un peu de matériel dans les petits studios de la rue Bobillot où il réalise ses films. Colombat lui donne quelques techniques de base mais pousse son ami à découvrir par lui-même les secrets de l'animation afin de trouver son style et son univers. Grimault quant à lui se fait discret, n'intervenant jamais (il dit ne rien connaître à l'animation en banc-titre) et le laisse travailler, glissant simplement quelques remarques de-ci de-là. Mais l'air de rien, il lui prodigue de précieux conseils et ce n'est que plus tard que Laguionie se rendra compte de tout ce qu'il a pu apprendre à ses côtés.

Laguionie apprend donc à utiliser la technique du banc-titre pour l'animation. Cependant, le fait de travailler plié sur la table ne lui convient pas, aussi il confectionne un système vertical à partir d'une machine-outil. Il peut dès lors regarder dans l'œillet de la caméra, comme un réalisateur de films en prise de vues réelle ou un peintre devant son chevalet. La technique intéresse Laguionie, mais il veut avant tout se laisser guider par l'intuition et l'improvisation. Comme s'il tournait en prise de vues réelle, il essaye tant que faire se peut de limiter les phases de calcul, quitte à perdre parfois en qualité d'animation. La simplicité de la technique du papier découpé lui convient donc tout à fait, même si plus tard il utilisera bien d'autres méthodes d'animation. Il sent immédiatement les mouvements de ses personnages, se retrouve en contact direct avec la matière, sans intermédiaire, sans filet aussi. Cette technique le rapproche en définitive de la fluidité du cinéma en prise de vues réelle. Pendant ses études, il était partagé entre le graphisme et le théâtre, et tout au long de son œuvre il essaiera de ne pas abandonner l'un pour l'autre. Les décors (qu'il a appris à l'École de la rue Blanche), les éclairages, les personnages, le jeu (il a fait du mime avec le comédien Jean-Pierre Sentier), l'histoire, la scénographie... il s'arrange pour que tous ces éléments trouvent leur place dans son travail de cinéaste d'animation.

C'est ainsi, qu'œuvrant en solitaire dans le studio de Grimault, il termine au bout de deux ans de labeur son premier court métrage, **La Demoiselle et le violoncelliste**. Pour imaginer cette histoire, Laguionie est parti d'un 78 tours d'un concerto de Lalo trouvé aux Puces, l'orchestration bizarre et fantaisiste lui inspirant l'atmosphère si étrange du film. Il pense aussi à **Deux hommes et une armoire** de Roman Polanski, un réalisateur qu'il place dans son panthéon personnel. Ce sens du mystérieux, de l'absurde, ces images oniriques et poétiques souvent troublantes... les deux hommes partagent effectivement un imaginaire commun. Le film est tout en à-plat, sans profondeur, l'animation consistant à faire glisser les personnages-marionnettes sur des fonds dessinés. Une animation en deux dimensions très rudimentaire mais ô combien poétique ! Car ces petites silhouettes qui s'animent sur de grands paysages racontent quelque chose de nos vies, de nos amours, de nos rêves et illusions. C'est simple, c'est beau, et le style inspiré des peintres naïfs de Laguionie sert à merveille l'atmosphère de cette historiette romantique et absurde. Les professionnels ne s'y trompent pas et le film reçoit le Grand Prix du Festival d'Annecy en 1965.

Le deuxième film de Laguionie. **L'Arche de Noé**, est plus mystérieux, plus dramatique et grave que **La Demoiselle et le violoncelliste**. En fait, le cinéma de Laguionie ne va cesser d'aller et venir entre la légèreté apparente du premier et la gravité du second, entre la fantaisie et l'inquiétante étrangeté de cette **Arche**. Laguionie s'inspire du récit biblique, mais surtout des peintres romantiques comme Caspar David Friedrich ou encore des films de montagne allemands. Laguionie aime les textures des paysages : la mer, le désert (**Gwen**), la montagne comme ici, la jungle (**Le Château des singes**, **Le Tableau**) ou les lacs gelés (**Le Château des singes**). Tout paysage est une promesse d'évasion, d'aventure. Un ailleurs que Laguionie (re)visite par ses dessins et son imaginaire. Certainement que ces rêves de paysages exotiques lui viennent des rêves de son père qui fabriquait un bateau dans son jardin en imaginant un jour prendre le large. Rêver, imaginer, c'est tout aussi important que vivre réellement les choses. Pour ses films, Laguionie n'hésite donc pas à puiser dans le monde des rêves. C'est en dormant qu'il trouve la conclusion d'**Une bombe par hasard** (1969). **Plage privée** (1971) est quant à lui la retranscription complète d'un de ses songes. Puiser dans les rêves, c'est libérer l'imaginaire, se laisser porter par lui. C'est de l'improvisation, de l'écriture automatique. Le format court correspond parfaitement à ces récits qui sont comme de petites nouvelles qu'un Dino Buzzatti aurait pu imaginer.

Avec **Une bombe par hasard**, son style évolue et se libère de l'héritage des peintres naïfs pour s'en aller voguer du côté des surréalistes. Il prépare pour la première fois un storyboard très précis. C'est une fable sur l'autre, le vagabond, le clochard et l'on n'est pas étonné d'entendre le réalisateur évoquer Chaplin lorsqu'il en parle. Laguionie choisit souvent des personnages en marge de la société, comme ici ce vagabond qui cristallise les peurs des gens de bonne compagnie, cette foule moutonnaire toute droit sortie d'une chanson de Brassens. **Plage privée** met en scène un autre personnage seul contre le groupe. Il fait jouer le peintre Jean Vimenet, qu'il avait déjà pris comme modèle pour son personnage de vagabond d'**Une bombe par hasard**. C'est l'une des deux tentatives de film en prise de vues réelle de Laguionie, avec **Hélène et le malentendu** en 1972 (film qui est aujourd'hui introuvable). C'est également à cette époque qu'il essaye de réaliser une adaptation du *Baron perché* d'Italo Calvino. L'échec de ce projet restera l'un des grands regrets de sa carrière et marquera son retour définitif au cinéma d'animation.

En 1971, Laguionie quitte Paris. Il se pose à Montpellier avec sa compagne Kali Carlini. Ils réalisent ensemble **Potr' et la fille des eaux** (1974) pour un producteur italien. Puis ils partent s'installer dans les Cévennes où ils tournent **L'Acteur** (1975) et **Le Masque du Diable** (1976). Laguionie évolue dans son travail. Déjà, il développe plus ses personnages, ne les abandonnant plus simplement à une idée, à son seul imaginaire, leur conférant une vie propre. Au niveau graphique, les décors peints par Kali confèrent une nouvelle dimension à son cinéma. Plus de gouache ici, mais des encres de couleur, ce qui donne des contrastes plus prononcés, des couleurs plus saillantes. **Potr' et la fille des eaux** annonce à bien des égards **La Traversée de l'Atlantique à la rame**. C'est

une fable (Laguionie a fait croire au producteur italien qu'il s'agissait d'un véritable conte breton alors qu'il l'a inventé de toute pièce) sur l'amour vu comme deux solitudes, un film sur la coexistence impossible entre les êtres humains. Mais le propos n'est jamais lourd, c'est bien au contraire un petit film plein d'humour. **Le Masque du Diable** - également réalisé pour le même producteur italien - est un autre conte (cette fois, Laguionie lui raconte qu'il s'agit d'un conte corse) malicieux et fantaisiste. Il abandonne complètement le papier découpé et travaille sur la peinture à l'huile et l'animation sur verre et cellulo, technique qu'il vient de développer avec **L'Acteur**. Lorsqu'il ne peint pas sur verre, c'est sur du papier huilé qu'il éclaire par en dessous, par au-dessus, jouant sur la transparence et les effets de la lumière sur les couleurs.

Entre ces deux films, il réalise - toujours avec Kali - **L'Acteur**. Son personnage d'acteur qui essaye vainement de camoufler son âge lui est inspiré par Pierre Blanchard, comédien réputé pour jouer les jeunes premiers jusqu'à un âge bien avancé. C'est le premier personnage vraiment tragique de son œuvre. C'est la première fois aussi qu'il s'approche aussi près d'un personnage, le visage de l'acteur composant l'essentiel du film. Jusqu'ici, les personnages de Laguionie étaient souvent perdus dans de larges décors. Ici il devient central, il est l'unique enjeu du récit et s'il a fait évoluer sa technique, c'est pour pouvoir transmettre ses émotions. Sa passion pour le métier d'acteur se ressent et c'est avec beaucoup de finesse et d'empathie qu'il raconte cette histoire. L'acteur c'est un jeu de masques. Ce masque qui est aussi celui du Diable dans son film suivant. Les masques, ce sont aussi les spectateurs qui les arborent, figures carnavalesques et grotesques que l'on retrouvera plus tard dans **Le Tableau**.

Après **L'Acteur** et **Le Masque du Diable**, deux films réalisés très rapidement, il se lance dans un projet beaucoup plus lourd qui va lui prendre deux années de travail. C'est **La Traversée de l'Atlantique à la rame**, son huitième court réalisé en l'espace de treize ans. Laguionie est déjà un cinéaste reconnu mais il se fait rare et discret, travaillant en solitaire dans son petit coin des Cévennes. Il revient avec ce film à la technique du papier découpé et au banc-titre, technique qui guide sa mise en scène. L'animation est basique mais ce qui compte pour lui c'est le plan, comment le composer et lui insuffler de la vie par de très simples mouvements. S'il peut se permettre de revenir à sa méthode des débuts, c'est qu'il a pleinement installé son univers graphique et thématique. Ainsi on retrouve ici l'eau, la mer, présentes depuis son premier film et qui reviendront dans ses longs métrages **Gwen** (le désert n'est rien d'autre qu'un océan) et **L'Île de Black Mor**. Cette image récurrente témoigne de l'omniprésence de la nature et propose une interrogation discrète sur la place de l'homme dans le monde. Elle évoque également en filigrane l'idée du temps qui passe, donc de la vieillesse et de la solitude, autant de thèmes qui reviennent tout au long de son œuvre jusqu'à être au cœur même de son dernier long métrage en date, **Louise en hiver**.

Laguionie navigue alors dans un univers tenant de l'absurde et du surréalisme. Emblématique, ce couple qui part de New York à bord d'un petit esquif avec l'intention de traverser l'Atlantique à la rame et qui va se retrouver pendant trente ans en tête-à-tête. Un couple à la dérive, qui fuit le monde des hommes et ne compte plus que sur son amour. Les seuls humains qu'ils croisent sont les naufragés du Titanic, des fantômes en somme. Le couple, l'amour : Laguionie y revient toujours et il se révèle être aussi un grand cinéaste romantique. S'il n'appuie pas sur cet aspect au niveau de sa mise en scène, il charge souvent à la musique de déployer les sentiments, de les porter, de les communiquer au spectateur. Et il saura toujours s'entourer de grands artistes pour signer les partitions de ses films. **La Traversée de l'Atlantique à la rame** obtient la Palme d'Or du court métrage à Cannes ainsi que le César du film d'animation. Fort de cette reconnaissance, Laguionie va pouvoir tenter l'aventure du long métrage. Une aventure qui lui prendra sept ans...

Séances en présence du réalisateur le jeudi 10 octobre à 18h00 au cinéma Le Club (Douarnenez) et le vendredi 11 octobre à 18h00 au cinéma Ekmühl (Penmarc'h)



Gwen, le livre des sables (1984)

Gwen, une orpheline de treize ans, fait partie de la tribu des nomades. Elle ne croit pas au Makou, un démon de la mort qui pousse la tribu à dormir chaque soir au fond d'un puits. Bravant l'interdit, elle décide de passer une nuit dehors avec son compagnon Nok-Moon. Seulement, le Makou apparaît bel et bien et emporte le jeune garçon. L'aînée de la tribu emmène alors Gwen vers le Pays des morts pour y arracher Nok-Moon...

En se promenant le long d'une rivière, Laguionie découvre un atelier de bobinage à l'abandon. Il crée avec Kali Carlini, Bernard Palacios et Nicole Dufour dans cette ancienne magnanerie un lieu de travail avec l'idée d'y réaliser **Gwen**, son premier long métrage. On est en 1979 et c'est la naissance de *La Fabrique*. Pour son premier long, Laguionie se situe dans le droit-fil de ses courts métrages. Il en reprend l'esthétique et l'essentiel de la technique, le film ayant été réalisé en papier découpé. S'il se lance dans le long, ce n'est pas pour passer à la vitesse supérieure ou par sens du défi, c'est que cette histoire qu'il a écrite avec Jean-Paul Gaspari nécessite cette durée. Mais il est primordial pour le cinéaste de conserver la même légèreté, le même côté artisanal que dans ses courts. S'il ne travaille plus en solitaire mais au sein d'une petite équipe, il veut préserver cet esprit et l'idée qui prévaut à la création de *La Fabrique* est celle d'une coopérative où tout le monde serait sur un même pied d'égalité et travaillerait à tous les postes. Pour ce tournage communautaire, l'équipe atteint neuf personnes (ils sont six au départ, tous réalisateurs ou dessinateurs de courts d'animation, qui laissent un temps leur projets personnels pour se lancer dans l'aventure) et ils vont ainsi travailler d'arrache-pied pendant sept ans pour aboutir à ce chef-d'œuvre de l'animation française.

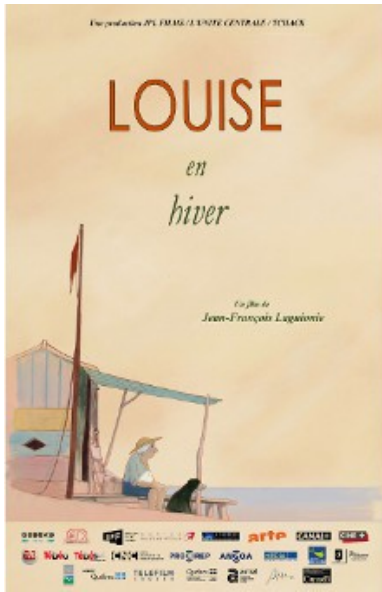
Côté atmosphère, on retrouve le goût de Laguionie pour une forme de surréalisme teinté de poésie onirique. Le cinéaste nous invite à arpenter un univers fantasmagorique. On part du désert, avec ses croyances ancestrales qui nous entraînent bientôt aux confins du monde réel. On arpente alors un territoire purement imaginaire où des hommes masqués vivent en célébrant les traces de notre propre monde disparu. Ces objets abandonnés dans le désert rappellent ceux à la dérive que le couple de **La Traversée de l'Atlantique à la rame** croisait dans un coin de la mer des Sargasses. Un catalogue de vente par correspondance (ce *Manufrance* que les parents de Laguionie ne cessaient de consulter en rêvant d'améliorer leur quotidien grâce à ces objets modernes qu'ils n'avaient pas les moyens de se payer) tient ainsi lieu de livre religieux, ce *Livre des sables* du titre. Ne reste ici que le souvenir lointain de ce que nous avons été, et chaque objet de notre quotidien se

pare d'étrangeté et de mystère pour ces hommes qui ne savent plus rien de notre civilisation. Dès l'ouverture, une tempête de sable recouvre le monde qui n'est bientôt plus que dunes infinies. Le temps à fait son affaire de l'univers des hommes. En quelques images, Laguionie évoque la petitesse de notre existence, la fragilité de notre civilisation.

On retrouve ici les grands thèmes du cinéaste : le désert comme océan, la solitude, le temps qui passe, la fin du monde (**Une bombe par hasard, l'Arche de Noé**). Et comme toujours cette poésie et ce sens du merveilleux qui transforment ces thèmes angoissants en moments de pure magie. Laguionie nous plonge dans un monde de rêve où l'on arpente le « *col du souvenir* », la « *plaine des images molles* », le « *camp des images creuses* ». Pas de mystique religieuse ici - Laguionie égratigne au passage les cultes et leurs règles loufoques - mais un sens du merveilleux et de l'éblouissement qui innerve chaque image.

L'animation en papier découpé, avec ces personnages-marionnettes placés sur des bancs titres, est très spécifique. On ne rentrera pas dans le détail de l'installation technique imaginée par Laguionie, mais seulement révéler combien c'est une technique complexe qui demande un immense savoir-faire. Il met en effet au point avec l'ingénieur Patrick Darlot la *multiplane*, un banc-titre de quatre mètres de haut composé de quatre niveaux de plans, chacun d'eux disposant de son système d'éclairage. L'animation peut ainsi se faire sur quatre plans simultanément. Il faut mesurer la précision du travail des artisans de ce film qui parviennent à faire évoluer les personnages dans des décors peints sans provoquer de cassure, de rupture de style. Par la cohérence des univers graphiques proposés, par la précision de l'animation, par l'usage savant de la musique (sons synthétisés et musique orchestrale de Pierre Alrand, un ami de Laguionie qui avait déjà composé pour lui sur **L'Arche de Noé** et **La Traversée de l'Atlantique**) mais surtout par l'immense sensibilité et l'imagination sans borne dont il fait preuve, Laguionie parvient à rendre palpable son monde imaginaire, à l'incarner, à le faire vivre. De telles invitations au voyage, le cinéma français n'en offre guère et il convient donc de saluer **Gwen le livre des sables** comme l'un des chefs-d'œuvre du cinéma d'animation français, à ranger au panthéon du genre entre Laloux Grimault.

Séance en présence du réalisateur le dimanche 13 octobre à 18h00 au cinéma Les Korrigans (Guingamp), en partenariat avec La Toile d'Art est née.



Louise en Hiver (2016)

C'est la fin de l'été pour la station balnéaire de Biligen. Louise prépare comme chaque année ses affaires pour regagner son chez-soi, mais une pendule malicieuse lui fait manquer le dernier train. Or le prochain ne repassera que dans plusieurs mois, une fois l'hiver passé. C'est ainsi que Louise se retrouve seule dans une ville abandonnée...

On fait maintenant un saut de 32 ans dans le temps, Jean-François Laguionie ayant réalisé dans l'intervalle trois longs métrages (**Le Château des singes** en 1999, **L'Île de Black Mor** en 2004 et **Le Tableau** en 2011). Nous sommes en 2016 et sur un rivage viennent s'échouer les souvenirs de Laguionie et les images de ses films passés. Et sur ce rivage on trouve Louise, un petit bout de bonne femme animé, toute prête à les récolter.

Les falaises de Normandie, les dunes et les sous-bois inquiétants que Louise arpente sont des images que Laguionie va puiser dans ses souvenirs d'enfance. Il se remémore ses vacances à Saint-Aubin-sur-Mer : l'arrivée en train, la course folle pour aller à la plage, la première bolée d'air pur. Il se rendait dans cette station balnéaire avec sa mère et habitait chez sa tante le temps des vacances. Un univers féminin - son père restait travailler - pour un moment hors du temps, suspendu. Ce sont ces images du passé, féminines et radieuses, qui ont fait naître cette petite dame, Louise, qui va vivre un hiver à l'écart du monde, de la société. Une parenthèse qui aurait pu être angoissante mais qui chez Laguionie devient enchantée. Et ce même si la mort, les erreurs de jeunesse, les regrets viennent, profitant de son isolement, assaillir Louise. Cet état d'abandon dans lequel elle se retrouve l'oblige à se confronter à son histoire et à regarder la mort en face, comme le jeune héros de **L'Île de Black Mor** (l'apparition du vaisseau fantôme) ou comme **Gwen** qui partait arracher Nok-Moon au royaume des défunts. Mais c'est une confrontation apaisée, Louise laissant affluer ses souvenirs, acceptant ce qu'a été sa vie, avec ses renoncements et ses joies. On découvre ainsi petit à petit l'histoire de Louise au travers de ses rêves, de ses souvenirs mais aussi des visions et des apparitions fantomatiques. Le film prend la forme d'un monologue - magnifiquement écrit et joué par Dominique Frot - ou plutôt d'un dialogue lorsqu'elle rencontre le chien Pépère auquel Laguionie prête sa voix.

Le film creuse la question de la mémoire, du passé, des traces que l'on a laissées, des choses qui en a laissé en nous. Tous ces questionnements, le dialogue intérieur de Louise nous les fait partager. Mais ils passent aussi par l'image : le squelette d'un parachutiste se balançant à la branche d'un arbre, le procès de Louise par des créatures mi-hommes mi-bêtes, les songes où elle vole au-dessus des falaises ou dérive sur la mer. Ou encore plus prosaïquement par le simple fait qu'elle se fabrique un abri et vit de ce que les hommes abandonnent, de ce que la mer rejette. Comme dans **La Traversée de l'Atlantique à la rame** ou **Gwen**, le film nous renvoie l'image d'une société réduite à l'état de traces, de restes. **Louise en hiver** pourrait presque être un film apocalyptique - *The Last Old Woman on Earth* - mais c'est une tendre et drôle méditation sur la solitude, le temps qui passe et la vieillesse.

On sent que Laguionie a imaginé ce film comme son dernier, ce qui est heureusement depuis démenti, le cinéaste sortant la suite du **Château des singes** en cette fin d'année et travaillant déjà à son film suivant. Il se raconte à travers Louise mais il raconte aussi son trajet de cinéaste à travers ce film. Les réminiscences de ses œuvres passées abondent, de la plage 1900 sur laquelle vient s'échouer le violoncelliste de **La Demoiselle et le violoncelliste** à la forêt inquiétante du **Tableau**, en passant par la ville déserte d'**Une bombe par hasard**, c'est à un survol de son monde imaginaire auquel nous convie le cinéaste.

S'il fait appel à de l'animation 3D, c'est seulement à la fin du processus de création que la technologie s'invite à la table. Auparavant, ce sont fusain, aquarelles et pastels qui ont donné vie aux décors et à la petite Louise. C'est d'abord un travail solitaire d'études, de recherches, de création, Laguionie allant jusqu'à la fabrication d'une première animatique avant que le travail ne devienne réellement collectif. Le film est le premier long métrage d'animation produit en Bretagne, par le studio JPL - une production décentralisée qui convient bien à l'esprit du film - et techniquement c'est une admirable réussite. L'animation est extrêmement fluide, et la texture de l'image qui imite le grain du Canson est une formidable trouvaille qui confère au film une sensation tactile faisant oublier la froideur du numérique.

Pour la musique également, Laguionie fait un grand bond en arrière. Il retrouve après cinquante ans son meilleur camarade de classe du lycée, Pierre Kellner, pianiste et musicien à qui il confie une partie des compositions originales (celles au piano), l'autre - orchestrale - étant assurée par son fidèle collaborateur Pascal Le Pennec. Un piano léger et fantasque pour incarner le personnage de Louise. Un orchestre pour accompagner toutes ses pensées, ses souvenirs et ses rêves. Cette richesse musicale se retrouve également dans les bruitages du film, magnifiquement travaillés, qui forment à eux seuls une véritable partition.

On voit le soin apporté à chaque détail du film et jamais encore la technique n'avait si bien servi l'univers de Laguionie. Ou du moins n'avait été autant en accord avec sa sensibilité et son sens du merveilleux. Auparavant l'imaginaire prenait le pas sur la technique (**Gwen**) ou la technique l'empêchait de se déployer totalement (**Le Château des singes**). Cet équilibre, on le trouvait quand même déjà dans **L'Île de Black Mor** et **Le Tableau**, mais pas à ce niveau de perfection. **Louise en hiver** n'est pas le chef-d'oeuvre de Laguionie, ni même un chef-d'oeuvre du cinéma d'animation. C'est un chef-d'oeuvre tout court.

<p>Séances le jeudi 10 octobre à 20h30 au cinéma Le Club (Douarnenez) et le vendredi 11 octobre à 20h30 au cinéma Eckmühl (Penmarc'h)</p>
--

Pour aller plus loin :



Jean-François Laguionie

Textes de Lucie Cabanes, Maurice Corbet, Xavier Kawa-Topor, Pascal Vimenet - **Entretiens** avec Christian Arnaud, Henri Heidsieck, Bernard Palacios, Jean Palenstijn

Éditions de l'Oeil - Collection Le Animés

Première édition : 13 juin 2016

Format 220 x 160 mm

300 pages, sous couverture cartonnée

Prix indicatif : 35 euros

Ce très bel ouvrage a été réalisé à l'occasion d'une grande exposition consacrée à l'oeuvre de Laguionie présentée par le Musée-Château d'Annecy à l'occasion du festival du cinéma d'Animation 2016.

Le grand spécialiste de l'animation, Pascal Vimenet, mène dans la première partie de l'ouvrage un entretien au long cours (35 pages) avec le cinéaste. Il l'interroge sur son enfance, son parcours, passant en revue chaque étape de sa carrière, chaque rencontre et chaque collaboration. Laguionie, d'un naturel pourtant réservé, se laisse aller au jeu et l'entretien fourmille de détails, d'anecdotes. Mais rien ici n'est gratuit et chaque intervention conduit à une meilleure compréhension de l'oeuvre, des méthodes de travail et des thèmes de prédilection du cinéaste. Vimenet ponctue l'entretien par des apartés analytiques toujours parfaitement sentis. Exemple : Laguionie évoque le mime ? Vimenet en profite pour étudier l'importance de cet art dans son travail d'animation.

La deuxième partie est constituée de reproductions des différents éléments de travail de Laguionie sur ses courts métrages : décors originaux à la gouache, personnages découpés, storyboards, crayonnés, études à l'encre ou au fusain. Les mêmes types de documents sont également compilés pour les longs métrages.

Viennent s'intercaler entre ces nombreuses pages graphiques une succession d'articles qui passent en revue chacune des réalisations de Laguionie. Pascal Vimenet les analyse, propose des pistes de lecture, faisant ressortir les thèmes et reliant intelligemment les œuvres entre elles. Des passages de l'entretien avec le réalisateur viennent compléter ces analyses déjà passionnantes. Vimenet raconte également par le détail l'aventure de *La Fabrique* et interroge Bernard Palacios, Henri Heidsieck, Christian Arnau et Jean Palenstijn.

En complément, on trouve un texte de Lucie Cabanes, *L'Illusionniste*, ainsi que le DVD du film **Le Rêveur éveillé** de Jean-Paul Mathelier. Il s'agit d'un très beau portrait du cinéaste à travers un long entretien et de nombreux extraits de ses films. Mathelier connaît parfaitement l'œuvre et l'homme, et il s'approche au plus près de l'univers du cinéaste. Un documentaire passionnant.